

# Le pistolet *passé* sous la ceinture

Patrick Deville

<i>Pura Vida. Vie et mort de William Walker.</i>	}	Paris, Éd. du Seuil, coll. « Fiction et Cie », 2004, 288 p.
<i>La Tentation des armes à feu</i>	}	Paris, Éd. du Seuil, coll. « Fiction et Cie », 2006, 144 p.

## *Les involutions contemporaines de la mémoire*

« Il y a des vies dont on aimerait faire le récit avec la concision des *Vies imaginaires* de Marcel Schwob (lequel était allé finir la sienne aux îles Samoa, sur les traces de son héros Robert Louis Stevenson, mais c'est une autre histoire), des vies emplies d'armes à feu, de chansons populaires et de hasards féconds » (*TAF*, p. 73). Avec *Pura Vida. Vie et mort de William Walker* et *La Tentation des armes à feu*, qui font diptyque, Patrick Deville s'inscrit au nombre des écrivains français qui pratiquent aujourd'hui la fiction biographique, genre dans lequel se cristallisent en une prose érudite une interrogation sur la mémoire et un art singulier du portrait. Pierre Michon l'a illustrée avec *Vies minuscules, Vie de Joseph Roulin* et *Rimbaud le fils*. Gérard Macé l'a explorée avec *Le Manteau de Fortunuy, Le Dernier des Égyptiens* ou *Vies antérieures*. Pascal Quignard l'a mise à sa main avec *Les Tablettes de buis d'Apronemia Avitia* et *Une Gêne technique à l'égard des fragments*. Récemment, Jean Echenoz lui a prêté son ironie inquiète le temps d'un *Ravel*. Ces textes hybrides se placent sous l'égide de Schwob en ce qu'ils préfèrent, comme autrefois l'écrivain symboliste, le souci du détail à l'appréhension synthétique d'une vie, la brièveté intensive du récit à la linéa-

rité explicative du roman, les analogies poétiques à la justification documentaire de l'écriture historique<sup>1</sup>. Ces fictions biographiques disent en outre un présent en quelque sorte absenté, face auquel la littérature se sait tard venue et se veut alexandrine. Entre les lignes des œuvres du passé, fascinées par les images qui portent les marques de l'antériorité, elles forent les strates d'une histoire silencieuse, comme en quête d'un dépôt de souvenirs capables d'articuler l'héritage des époques défuntes et l'expérience de la contemporanéité. L'insistante référence à Schwob, dont Michel Schneider notait justement qu'elle agissait aujourd'hui à la manière d'un membre fantôme<sup>2</sup>, témoigne sans doute d'un moment de crise des médiations littéraires de la mémoire culturelle. Ces textes suggèrent du moins que le passé qu'ils encryptent en des fragments de vie risque de demeurer lettre morte. Aussi est-il conforme à la loi du genre que le Ravel d'Echenoz meure perdant la mémoire et ne laissant aucun testament. S'esquisse alors un présent précaire dont on doute de la capacité à assigner un avenir au passé et ainsi à se saisir lui-même comme lieu où pourraient se conjoindre le souvenir et l'espérance. Ces fictions sont en cela des biographies de l'oubli, qui manifestent, à même leur obsession mémorielle, l'érosion contemporaine des instances de transmission d'une culture partagée.

Les deux dernières fictions de Patrick Deville revendiquent en outre l'héritage des *Vies parallèles* de Plutarque. Né du projet d'une biographie de William Walker, aventurier américain du XIX<sup>e</sup> siècle qui rêvait d'étendre la civilisation anglo-saxonne à l'Amérique centrale et d'y fonder une république dont il aurait été le président, *Pura vida* couvre toutefois une histoire plus vaste, qui va des campagnes militaires de Simon Bolivar à l'exécution du général cubain Antonio de la Guardia par les *barbudos* castristes. « Pendant tous ces

---

1. D. Rabaté, « Vies imaginaires et vies minuscules : Marcel Schwob et le romanesque sans roman », dans Ch. Berg et Y. Vadé, *Marcel Schwob, d'hier et d'aujourd'hui*, Seyssel, Champ Vallon, 2002, p. 177-191. Pour un survol des fictions biographiques contemporaines : D. Viart et B. Vercier, *La Littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas, 2005, p. 99-124.

2. M. Schneider, *Morts imaginaires*, Paris, Grasset, 2003, p. 212.

mois passés en compagnie de William Walker, à parcourir l'Amérique centrale sur les traces de son armée fantôme, j'avais peu à peu découvert que certaines de ces vies, emplies d'actes de bravoure admirables, de traîtrises immenses et de félonies assassines, ne le cédaient en rien à celles des hommes illustres qu'avait rassemblées Plutarque. Et il m'était apparu que cette région du monde, pendant les deux derniers siècles, n'avait pas été plus avare de héros, de traîtres et de lâches que ne l'avaient été les provinces grecques et latines de l'Antiquité : là aussi, des hommes avaient rêvé d'être plus grands qu'eux-mêmes et avaient échoué » (PV, p. 30). L'allusion à Plutarque ne doit pas tromper. Alors que les *Vies parallèles* se présentaient comme des fragments de philosophie morale auxquels le lecteur devait conformer son agir par le biais d'une méditation sur la fortune et la vertu, les biographies politiques de Deville sont dédiées à un amnésique rencontré par hasard dans le port salvadorien de La Libertad. À cet homme qui apparaît bientôt comme son double, le narrateur voudrait offrir « une main courante de ses années disparues » (PV, p. 173). Mais l'amnésique ne pourra en tirer qu'une unique leçon : « que le passé s'est évaporé au travers de fumigènes colorés, d'une explosion dont la manche de son imperméable conserve des traces de brûlures » (PV, p. 24). La valeur exemplaire que Plutarque accordait aux biographèmes venait de ce que ceux-ci, transmis par une tradition pérenne, pouvaient constituer autant de règles d'action pour qui savait se les remémorer au moment opportun. Chez Deville, le passé ne constitue plus la préhistoire du présent, sinon par le rappel de la rupture qui les sépare. La mémoire culturelle n'offre plus des schèmes d'action propres à orienter les vivants dans le dédale du monde, mais se réduit en quelque sorte à un membre fantôme dont le lecteur ressent obscurément la perte.

En toute logique, *Pura Vida* et *La Tentation des armes à feu* se placent sous le signe de Saturne. D'abord parce que l'idée de révolution, dont ces textes racontent certains avatars modernes, se nourrit de ceux auxquels elle donne vie, selon une image que Georg Büchner avait déjà lestée d'un poids tragique dans *La Mort de Danton*. Ensuite parce que chacun des acteurs de l'histoire se meut dans les entrelacs d'une mélancolie où le spectre d'une femme disparue l'accompagne

pas à pas. Dans *Pura Vida*, Victor l'oublieux regarde fixement devant lui, déposée sur la table d'un café, la photographie d'une jeune femme, « genre Grande Infante de Castille ». William Walker, deux siècles plus tôt, alla guerroyer vers le Sud après le décès d'Ellen Galt Martin, dont la chevelure ténébreuse irradiait elle aussi d'une teinte bleutée. Avant d'assister au sacre de Bonaparte, Simon Bolivar perdit son épouse dont les cheveux formaient une fascinante masse noire. Ernesto Guevara quitta sa fiancée aux cheveux d'ébène, María del Carmen, au moment d'enfourcher sa motocyclette vers une autre vie. Dans *La Tentation des armes à feu*, le narrateur, de passage à Montevideo, se rappelle à son tour une femme aimée, qu'il a baptisée « la Grande Infante de Castille ». Sur les traces de Sergueï Essenine, dix ans après la chute du mur de Berlin, il se souvient que la danseuse Isadora Duncan avait été pour le poète cette même déesse perdue aux cheveux noirs. Enfin, commentant l'histoire d'espionnage sur fond de guerre froide que relate *Topaz* d'Alfred Hitchcock, le narrateur reconnaît chez Juanita de Cordoba, abattue à bout portant près de La Havane, une ultime manifestation de l'opaque spectre féminin. C'est cette disparue, la Béatrice des révolutionnaires, qu'un temps les endeuillés croyaient parvenir à oublier en se jetant à corps perdu dans l'action politique. Ses cheveux dessinent la trame de deux siècles après lesquels la révolution est devenue à son tour une absence dont la trace mémorielle fait trou dans le présent de l'histoire. Parmi les fictions biographiques qui s'attachent aux stratifications de la mémoire culturelle en régime contemporain, *Pura Vida* et *La Tentation des armes à feu* paraissent uniques. Aucune n'inscrit avec la même insistance son archéologie de l'aujourd'hui dans l'effacement de ce que fut pendant deux siècles l'imaginaire révolutionnaire du politique.

### *Biographie et histoire à l'âge des masses : l'oubli de l'agir*

À propos de la biographie politique, Arnaldo Momigliano rappelait qu'elle apparut au v<sup>e</sup> siècle en Grèce, parallèlement à l'écriture de l'histoire, et qu'elle acquit son statut de genre au siècle suivant. Pour expliquer sa popularité soudaine, il évoquait, entre autres facteurs, un changement touchant à

l'exercice du pouvoir. Les chefs militaires du IV<sup>e</sup> siècle, à l'instar d'Alexandre le Grand, exercèrent une plus forte autorité sur l'État et marquèrent l'époque des traits de leur personnalité : « Ils représentent, en tant qu'individus, une source plus grande d'espoir et de craintes que les hommes politiques athéniens et spartiates du V<sup>e</sup> siècle<sup>3</sup>. » Parce que les grands hommes s'étaient largement approprié le pouvoir en le soustrayant à l'assemblée des hommes libres, la biographie politique trouva sa légitimité. C'est de même avec le souvenir des guerres civiles qui avaient marqué la fin de la République romaine que Plutarque rédigea ses *Vies parallèles* comme autant de chapitres d'un manuel politique. Si la biographie de l'Antiquité s'enracinait dans le deuil de l'exercice démocratique, elle n'en reposait pas moins sur une mémoire partagée qui assurait aux vies racontées une portée politique comme dépositaires d'une culture commune<sup>4</sup>. On comprend mieux pourquoi il faudra attendre l'ère des révolutions, qui bouleversera l'expérience de l'histoire et la conception du politique au déclin des Lumières, pour que Plutarque soit retiré du panthéon européen. À l'âge où ceux qui *font* l'histoire n'agissent plus derrière les portes closes des palais et des officines, ni même à la tête des armées, mais descendent dans les rues pour affirmer que tous ont le droit d'exercer le pouvoir parce qu'il s'exerce sur tous, la biographie politique ne pouvait que perdre sa puissance de fascination. Les historiens abandonneront Plutarque et ses hommes illustres pour raconter la nation et le peuple, bientôt les foules et les masses. En outre, on n'attend plus de leçons du passé, mais d'un avenir auquel il s'agit désormais d'arraisonner le présent. La fabrique de l'histoire ne se nourrit plus d'une mémoire garante de la légitimité politique, mais d'un arrachement à ce que véhicule la tradition des puissants. La diction et la fiction de l'histoire se séparent des champs d'expérience hérités du passé pour mieux investir les horizons d'attente d'un présent mobilisé par la course en avant de la modernité.

---

3. A. Momigliano, *La Naissance de la biographie en Grèce ancienne*, trad. E. Oudot, Strasbourg, Circé, 1991 [1971], p. 71.

4. F. Hartog, « Plutarque entre les Anciens et les Modernes », dans Plutarque, *Vies parallèles*, trad. A.-M. Ozanam, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 9-49.

L'*exemplum* porté par la biographie politique et l'*historia magistra vitae* paraît avoir fait son temps<sup>5</sup>.

Avec la « Vie des hommes infâmes », parue dans *Les Cahiers du chemin* en 1977, Michel Foucault illustre bien l'antinomie entre l'âge des masses et la biographie politique<sup>6</sup>. En consultant lettres de cachet, ordres du roi et rapports et décisions de police, Foucault élabore le projet d'un recueil de vies réunissant quelques échantillons de « ces milliards d'existences qui sont destinées à passer sans trace » de manière à montrer comment « toute une chaîne politique vient s'entrecroiser avec la trame du quotidien ». Dans les archives des xvii<sup>e</sup> et xviii<sup>e</sup> siècles, desquelles il entend prélever les fragments d'une « légende noire », il se plait à reconnaître « des personnages de Céline voulant se faire reconnaître à Versailles ». Si Foucault paraît renouer avec la biographie politique, sa rêverie sur les gens de rien reste à vrai dire conforme aux impératifs savants de l'âge démocratique. Les hommes infâmes n'ont pas exercé le pouvoir : fondus dans l'anonymat de la populace, ils l'ont simplement subi, comme des papillons de nuit brûlés à la flamme du politique. Les vies ordinaires sont certes dignes d'être remémorées, mais précisément pour cela qu'on ne peut les considérer comme exemplaires d'une quelconque action politique. Chacun réintègre ainsi son lieu propre : le pouvoir, dispersé dans les mécanismes sociaux qui quadrillent l'espace commun, et les individus, logés dans les mailles de sa contrainte sans dehors. Foucault confirme donc à sa manière les présupposés d'un Braudel qui justifiait en conclusion de son maître ouvrage les maigres pages consacrées à la mort de Philippe II : « Tout effort à contre-courant du sens profond de l'histoire – ce n'est pas toujours le plus apparent – est condamné d'avance. Ainsi suis-je tenté, devant un homme, de le voir enfermé dans un destin qu'il

5. R. Koselleck, « "Historia magistra vitae". De la dissolution du "topos" dans l'histoire moderne en mouvement », dans *Le Futur passé. Contribution à la sémantique des temps historique*, trad. J. Hoock et M.-C. Hoock, Paris, EHESS, 1990, p. 37-62.

6. M. Foucault, « La vie des hommes infâmes », *Les Cahiers du chemin*, n° 29, janvier 1977, p. 12-29 ; repris dans *Dits et écrits II, 1976-1988*, Paris, Gallimard, coll. « Quarto », 2001, p. 237-253.

fabrique à peine<sup>7</sup>. » La « Vie des hommes infâmes » reproduit à sa manière la poétique de l'histoire de l'âge des masses qui veut bien reconnaître à la biographie sa légitimité, mais à condition de refuser aux individus, illustres ou infâmes, la capacité de faire l'histoire et pas seulement d'en porter les stigmates. Le pouvoir décentralisé des sociétés disciplinaires chez Foucault et la longue durée chez Braudel relèvent d'une même poétique du savoir qui soustrait au sujet du politique la potentialité de son agir.

C'est d'une semblable conception de la biographie, entendue comme récit de ceux qui n'ont pas fait l'histoire, que participent les *Vies minuscules* de Pierre Michon et, à leur suite, une large part des fictions biographiques contemporaines<sup>8</sup>. Malgré une volonté de résurrection des morts à la Michelet, les *Vies minuscules* se refusent à confirmer l'identité d'une quelconque communauté par l'exhumation des oubliés, des marginaux et des sans-part. À l'âge des masses, le souvenir de ces vies brisées et sans sépulture doit rester lettre morte ; leur exhumation tardive n'est que le prélude à une ultime disparition. Ce qui reste à la mémoire depuis ce passé abîmé, c'est d'abord l'oubli dont ces êtres ont été victimes et contre lequel le narrateur ne peut rien sans s'exposer au risque de devenir une « crapule romanesque<sup>9</sup> ». Si cette attitude de réserve, qui se souvient de l'oubli et de l'impuissance au nom de l'irréparable, désigne bien une *politique de la mémoire*, qui n'est pas sans analogie avec l'histoire des vaincus que Walter Benjamin appelait de ses vœux, elle n'en constitue pas pour autant une *mémoire du politique*. Car ce qui se trouve d'abord restitué chez Michon, tout comme chez Foucault, c'est la puis-

---

7. F. Braudel, *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Paris, Armand Colin, 1987 [1949], vol. II, p. 520.

8. L'influence de « La vie des hommes infâmes » de Foucault sur les *Vies minuscules* est reconnue par la critique et attestée par Michon lui-même : D. Viart, *Vies minuscules de Pierre Michon*, Paris, Gallimard, coll. « Foliothèque », 2004, p. 112-114.

9. P. Michon, *Rimbaud le fils*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 1999 [1991], p. 74. Je me permets de renvoyer à mon article : « La résurrection des morts. L'art de la « mémoire de l'oubli » chez Pierre Michon », dans M. Dambre, B. Blanckeman, A. Mura-Brunel (dir.), *Le Roman français au tournant du vingt et unième siècle*, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2004, p. 141-150.

sance d'effacement du temps historique. Ce ne sont pas les espérances des morts qui sont remémorées en ce qu'elles pourraient rouvrir l'avenir du présent selon une logique de l'héritage, mais leur oblitération par une modernité qui toujours déjà les rejette dans l'anonymat des masses. Leur nom même est la trace muette d'une identité n'existant qu'à travers le pouvoir d'un état civil qui fixe la place et la part de chacun. Le narrateur peut rappeler la présence des chromos de Blanqui dans la cuisine d'un facteur arlésien ou encore faire entonner aux minuscules des chants à la gloire d'une république toujours à venir, mais le politique n'y est guère plus qu'une extériorité qui les anime avant de les absorber dans le silence de sa nécessité aveugle. Cette politique de la mémoire est en cela indissociable d'un *oubli du politique* – du moins d'un oubli de l'agir. Seul le pâtir des disparus laisserait une trace. Comme l'histoire des mentalités, la fiction biographique contemporaine appartient à « une histoire des masses, des anonymes, en un mot de ceux qui n'ont jamais pu se payer le luxe d'une confession, si peu que ce soit littéraire : les exclus, par définition, de toute biographie<sup>10</sup> ».

Bien sûr, Michon traite aussi de personnages historiques, d'artistes célèbres comme Rimbaud, Goya ou Faulkner, dont le rayonnement leur confère d'emblée le prestige nécessaire à une saisie biographique plus traditionnelle. De même, Gérard Macé offre le portrait de Champollion ou, dans *L'Autre Hémisphère du temps*, de grands explorateurs tels Magellan ou Vasco de Gama. Néanmoins, ces personnages sont pour ainsi dire décrits en marge des œuvres ou des gestes d'éclat à travers lesquels ils ont marqué la mémoire culturelle. C'est ici que Patrick Deville rompt clairement avec les conventions de la poétique biographique de l'âge des masses. Si la jeunesse de William Walker est relatée brièvement, c'est en pleine action qu'il apparaît d'abord : « William Walker arme son pistolet. C'est le 2 septembre 1860 » (*PV*, p. 16). Il en ira de même des guerriers et des poètes révolutionnaires, saisis

10. M. Vovelle, « De la biographie à l'étude de cas », cité dans G. Levi, « Les usages de la biographie », *Annales ESC*, novembre-décembre 1989, n° 6, p. 1330. Voir aussi : S. Loriga, « Mannequins ou faiseurs d'histoire ? », dans *Critique*, « L'envers de l'histoire », n° 632-633, janvier-février 2000, p. 132-145.

comme par l'œil d'une caméra au moment d'actes dont persiste, malgré l'abîme des années qui nous en séparent, la charge d'effectivité. Cet agir politique est en outre rendu à sa contingence radicale, au sens que Raymond Aron autrefois attribuait à ce terme : « à la fois la possibilité de concevoir l'événement autre et l'impossibilité de déduire l'événement de l'ensemble de la situation antérieure<sup>11</sup> ». C'est donc vers le vertige de l'*uchronie* que Deville pousse son lecteur, rappelant l'histoire telle qu'elle aurait pu être à même le récit fidèle de ce qu'elle a réellement été. Ainsi de l'expulsion du Guatemala d'Ernesto Guevara en 1954, qui découle du hasard des circonstances : « Et l'on songe bien sûr au nez de Cléopâtre dans *Les Pensées* de Pascal, et à la Théodicée de Leibniz, à cette folie de tous les possibles historiques. Si la CIA, pourtant l'Agence centrale de l'intelligence, n'avait pas renversé Arbenz, jamais le beau jeune homme argentin ne se serait réfugié à Mexico. Jamais il n'aurait rencontré les exilés cubains du 26 juillet. Jamais il n'aurait embarqué sur la Granma et jamais il n'aurait débarqué à Cuba. Jamais le Che. Jamais Santa Clara. Jamais le Congo. Jamais la Bolivie. On se dit que ce doit être la chaleur » (*PV*, p. 90). Dans *La Tentation des armes à feu*, c'est toute l'aventure communiste du xx<sup>e</sup> siècle qui, d'allégorie en allégorie, s'ouvre ainsi à une contingence remémorée, comme s'il s'agissait de rappeler que le passé d'une illusion ne se résume pas à la succession des événements avérés, mais comporte pour celui qui en fait l'anamnèse des possibles non advenus. Les récits du passé ne sont fidèles à une mémoire du politique que si, par le montage des êtres et des choses, des mots et des gestes, des lieux et des temps, ils élaborent l'image de la contingence d'un passé qui fut aussi un présent. Deville en trouve une expression emblématique dans *Topaz*, film pourtant violemment anticommuniste, pour lequel Hitchcock avait tourné, faute de savoir le conclure, quatre fins différentes. Bien qu'une seule ait été projetée à l'époque, les trois autres demeurent intactes sur la pellicule, permettant d'interpréter autrement l'agencement des actions qui les précède. La dif-

---

11. R. Aron, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des sciences humaines », 1986 [1938], p. 277.

ficulté à conclure ce film lui suggère que les intrigues des agents secrets russes, français et américains durant la Guerre froide restent encore aujourd'hui écartelées, du moins dans la mémoire, entre des achèvements irréconciliables qui, par métonymie, disent la masse des possibilités non réalisées de ces deux siècles happés par l'idée de révolution. Le travail de mémoire de *Pura Vida* et de *La Tentation des armes à feu* se veut ainsi, contre toute illusion rétrospective, le rappel des horizons d'attente aujourd'hui obscurcis qui animaient les hommes d'action, le souvenir des possibilités qui se sont depuis opacifiées, l'anamnèse des espoirs et des craintes, des hasards et des surprises qui manifestaient, au cœur de ce présent désormais passé, la contingence du temps historique. De telles fictions biographiques ne se satisfont pas d'une *politique de la mémoire*, mais travaillent à constituer, contre une contemporanéité qui voudrait y échapper, une *mémoire du politique*.

#### *La simultanéité de papier et la forme du mémorable*

En 1806, au moment où le régime moderne d'historicité s'installait durablement et allait bientôt permettre de rêver de lendemains qui chantent, Hegel inscrivait dans ses cahiers une courte phrase dont on se souviendrait : « La lecture du journal, le matin au lever, est une sorte de prière réaliste <sup>12</sup>. » Deux siècles plus tard, en Amérique centrale, Patrick Deville s'en inspire pour rassembler « des notes sur deux siècles de révolution et deux siècles de presse écrite – on sait à quel point ces deux-là furent liés » (*PV*, p. 45). Car la lecture du journal a été, encore bien après que le choléra eut emporté le philosophe allemand, « le rituel journalier de l'humanité éclairée, avide de surlendemain meilleurs que les avant-veilles » (*PV*, p. 17). Au fétichisme des dates imprimées sur les journaux, qui donnent l'impression de savoir « où l'on en est » comme le notait Hegel, *Pura Vida* associe la nostalgie d'une époque où la révolution, signe d'histoire, s'annonçait dans la suite des jours s'enfilant comme les perles d'un collier. « J'imaginais un livre qui, du 14 juillet 1789 au 14 juillet

12. F. Hegel, *Notes et fragments d'Iéna. 1803-1806*, trad. C. Colliot-Thélène et al., Paris, Aubier, 1991, p. 53.

1989, restituerait ces rêves de justice et de raison que pendant deux siècles – un claquement de doigts dans l’histoire – auront nourris les meilleurs d’entre nous, un livre qui s’ouvrirait sur les victoires des jeunes généraux de la République dont le souvenir devrait empourprer nos fronts, un livre dans lequel apparaîtraient quelque part le nom de Simon Bolivar et celui d’Augusto César Sandino, un livre qui s’écroulerait avec l’échec des révolutions cubaine et nicaraguayenne, et les exécutions d’Arnaldo Ochoa et d’Antonio de la Guardia, fusillés à la Havane le 14 juillet 1989, ou le 13 peut-être, mais si près de minuit que le symbole demeure, puisque deux dates, chaque jour, sont en usage sur la planète, et que c’était déjà le 14 juillet à Paris, le jour du Bicentenaire, et si peu de temps avant que le gouvernement des sandinistes ne perdît le pouvoir à Managua » (PV, p. 46). *Pura Vida* construit ainsi, par le montage des temps hétérogènes de la presse et des faits d’armes, une archéologie des deux derniers siècles. Racontant l’entrelacement au seuil de la modernité de la lecture des quotidiens et des actes révolutionnaires, le texte de Deville rappelle la constitution d’un espace public dont on sait comment, dès les Lumières, il a contribué à l’instauration de la modernité politique. Assurant un usage public de la raison selon la formulation kantienne, la forme du journal a rendu possible la critique des autorités traditionnelles et ainsi pensable le renversement des institutions qui y trouvaient leur légitimité. Dans les Amériques, les presses à imprimer ont de même provoqué, par la construction d’une simultanéité de papier à l’échelle du continent, la conscience nécessaire à la revendication des indépendances nationales<sup>13</sup>. Rendant visible la coprésence des événements en divers lieux, proches ou lointains, effectuant le montage des paroles et des gestes de l’aujourd’hui, le journal a reconfiguré, par ses moyens propres, le temps de l’histoire et l’espace du politique. Dans un café de Bakou, capitale de l’Azerbaïdjan, Deville décrypte la fin de cette époque : « Les journaux en diverses langues et alphabets ouverts sur la table du Mozart annoncent aujourd’hui, 9 novembre 1999, le dixième anniversaire de la

---

13. B. Anderson, *L’Imaginaire national. Réflexions sur l’origine et l’essor du nationalisme*, trad. P.-E. Dauzat, Paris, La Découverte, 1996 [1983].

chute du mur de Berlin » (*TAF*, p. 46). Ce matin-là, les journaux d'une ancienne république soviétique narrent ce qu'un disciple américain de Hegel avait appelé, quelques années plus tôt, la fin de l'histoire. La simultanéité de papier construite par la diffusion de l'imprimé rappelle alors la disjonction contemporaine de la prière du matin et des espérances révolutionnaires.

Aussi *Pura Vida* est-il divisé en deux parties qui correspondent à deux dates inscrites en tête des quotidiens. La première relate une journée de l'enquête nicaraguayenne du narrateur, le 21 février 1997, au cours de laquelle il lit *El Nuevo Diario*, dont le sous-titre résume l'objet de sa fascination : *Un periodismo para el hombre nuevo*. La seconde le transporte au Honduras une semaine plus tard, le 28 février 1997, où ce sont cette fois *El Tiempo*, *El Heraldo* et *El Nuevo Día* qu'il scrute dans leurs moindres détails. À la cheville des deux parties, une brève notation donne à voir l'envol de la chouette de Minerve : « Dans quelques minutes, la planète aura encore une fois roulé sur elle-même et il sera minuit. Le vendredi 21 février 1997, en termes hégéliens, aura perdu son immédiateté sans être pour cela anéanti. Le 21 février 1997 aura seulement perdu son accessibilité aux influences extérieures » (*PV*, p. 148. C'est Deville qui souligne). Les journaux deviennent alors les archives de la modernité : la simultanéité produite par la diffusion à large échelle des quotidiens et par les nouvelles rapportées des quatre coins du globe se transforme en monument d'un temps révolu. Ailleurs, consultant de vieux journaux achetés sur Internet, le narrateur s'imprègne non seulement du quotidien des révolutionnaires des deux derniers siècles, mais aussi de leur propre mémoire. Les journaux lui apprennent que William Walker, montant un cheval blanc, reprenait les poses de Simon Bolivar sur son mythique Palomo Blanco, que les luttes d'Augusto Sandino s'inspiraient de la République centraméricaine de Francisco Morazán, qu'Ernesto Cardel, fidèle à la théologie de la libération, analysait la situation du Nicaragua comme une nouvelle Palestine où Somoza figurait Hérode. À travers le jaunissement irréversible des journaux, c'est la mémoire figurale des révolutions qui refait surface comme ce qui est perdu – mémoire figurale selon laquelle, comme l'écrivait Marx, les acteurs de l'histoire répondaient aux exigences du présent en

revêtant, non sans anachronisme, des déguisements et des masques qu'ils empruntaient au passé<sup>14</sup>. Si les modèles de la révolution ont perdu leur immédiateté, on peut croire en bon hégélianisme qu'ils ne sont pas pour autant anéantis. Le narrateur se les remémore en effet, soulignant toutefois que leur valeur exemplaire s'est usée dans le bazar contemporain des images politiques. À Managua, il interrompt sa marche devant l'enseigne d'un Che Burger où le célèbre portrait de Korda est reproduit à la peinture rouge. À Montevideo, c'est la photographie du Che étendu sur le lavoir de l'hôpital de Vallegrande qui orne le rideau de fer d'un garage, avec l'inscription antiphrastrique ; *El Che Vive!* Tout se passe alors comme si les signes de l'histoire, dont la reconnaissance assurait autrefois la préfiguration de l'avenir, étaient aujourd'hui vidés de leur dimension prospective. Devant cette panoplie révolutionnaire de pacotille, le narrateur, comme William Walker quelques jours avant sa mort, « voit défiler encore une fois le futur déchiré de ses illusions » (PV, p. 261). Si la mémoire des signes de l'histoire appartient au passé, c'est parce que l'avenir qu'elle enfermait s'est dissipé. Car la crise de la transmission contemporaine s'ancre d'abord dans une crise de l'espérance : le passé s'est obscurci au rythme même où se retiraient les horizons d'espérance d'une certaine modernité. La mémoire du politique fait aujourd'hui problème parce que son avenir s'est en partie absenté du présent<sup>15</sup>.

C'est sans doute pourquoi *Pura Vida* et *La Tentation des armes à feu* réactualisent cette forme simple qu'André Jolles appelait *mémorable* et qu'il associait au réalisme moderne. Si la légende, expliquait Jolles, suppose une volonté d'imitation et trouve son support privilégié dans la relique, le mémorable renvoie pour sa part à la singularité non reproductible d'une concrétion historique dont le document préserve une trace dépourvue d'aura. Le mémorable n'est guère plus qu'une « coupure de presse » : « Ce que nous entendons par là, ce n'est pas le morceau de papier qu'on découpe dans la page d'un journal, c'est un élément qui se découpe de lui-même dans

---

14. K. Marx, *Le Dix-huit brumaire de Louis Bonaparte*, trad. G. Cornillet, Paris, Éditions sociales, 1992 [1852], p. 69-70.

15. E. Traverso, *Le Passé, mode d'emploi. Histoire, mémoire, politique*, Paris, La Fabrique, 2005.

l'événement temporel, qui s'en coupe, qui devient indépendant dans le journal et prend forme<sup>16</sup>. » Dans la presqu'île pétrolière d'Apchéron, où Sergueï Essenine avait écrit le poème « Adieu Bakou », le narrateur, véritable chiffonnier, constitue une telle coupure de presse à partir des rebuts de la révolution : « Pendant que son frère Alfred inventait la dynamite, Ludwig Nobel, premier fabricant de pétroliers, contribuait encore à l'épanouissement du genre humain en élaborant à partir du pétrole la vaseline, à seule fin peut-être d'entuber les prolétaires, dont l'extrême misère offrait un terrain propice à la Révolution. Les premières grandes grèves avaient eu lieu au début du siècle dans la Ville Noire. Parmi les meneurs, un jeune Géorgien, Iossif Vissarionovitch Djougachvili, travailleur immigré, mieux connu sous le pseudonyme de Staline, n'oublierait pas son séjour dans l'industrie pétrolière de Bakou » (*TAF*, p. 51-52). Pareil mémorable ne prodigue ni leçon morale ni exemple à imiter ; il est bien plutôt le lieu scripturaire, presque un tombeau, qui rend compte de la concrétude de ce qui a été sans préjuger de l'horizon de sens qui permettrait d'y décrypter la préhistoire du présent ou la préfiguration de l'avenir. Le montage de mémorables ne témoigne à vrai dire que du fait que l'histoire a eu lieu. Si l'imaginaire temporel qui domine aujourd'hui les discours sociaux peut être décrit comme un présentisme<sup>17</sup>, c'est en raison de son malaise persistant à l'égard des temps de l'absence que sont le passé et le futur, et plus encore, le *passé du futur* et le *futur du passé*. Le mémorable est chez Deville la forme qui porte le diagnostic de cette crise de la transmission où le présent se refuse aux aiguillages anachroniques qui soutiennent la puissance de faire l'histoire<sup>18</sup>. Ces fictions biographiques ne préjugent jamais du futur à travers lequel le passé des révolutions pourra être reconnu comme un héritage à récupérer. Elles œuvrent plus

16. A. Jolles, *Formes simples*, trad. A.-M. Buguet, Paris, Éd. du Seuil, coll. « Poétique », 1972, p. 166.

17. H. Nowotny, *Le Temps à soi. Genèse et structuration d'un sentiment du temps*, trad. S. Bollack et A. Masclet, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1992 [1989] ; F. Hartog, *Régimes d'historicité. Présentisme et expériences du temps*, Paris, Éd. du Seuil, coll. « La librairie du XXI<sup>e</sup> siècle », 2003.

18. J. Rancière, « Le concept d'anachronisme et la vérité de l'historien », *L'Inactuel*, n° 6, automne 1996, p. 53-68.

modestement à intégrer à un régime présentiste une mémoire suspensive, qui refuse de verser les rêves de l'âge des masses au dossier du passé d'une illusion tout en reconnaissant que ses figures semblent avoir perdu toute valeur d'usage dans l'espace contemporain du politique.

Le travail d'archivage de *Pura vida* et de *La Tentation des armes à feu* participe à ce titre de l'effet Zeigarnik dont parlait Pierre Bergounioux, autre écrivain de la trace et du souvenir. « Un psychologue, Zeigarnik, dit qu'on se rappelle surtout ce qui demeure inaccompli. Ce qu'on projetait et qui ne s'est pas traduit par des actes, qui n'a pas passé dehors, dans les choses, persiste dans l'esprit. [...] Écrire est encore une façon d'agir, la suite – fût-elle amère, distante, détournée – de ce qui n'a pas trouvé sa résolution. C'est l'effet Zeigarnik. Le reste s'est consumé dans un présent pur<sup>19</sup>. » Si l'âge des masses devient chez Deville objet de mémoire, c'est justement qu'il s'est achevé avant de s'accomplir. Le récit, qui est toujours un acte social, prolonge alors le temps des espérances demeurées lettre morte, transpose dans le langage les actions interrompues par la marche en avant de l'histoire, effectue le montage des temps de l'absence que le présent travaille à conjurer. Comme certains romans d'Antoine Volodine, mais selon un parti pris esthétique différent, l'œuvre récente de Deville, par la mémoire du politique qu'elle donne à lire, se soustrait à l'apologie de l'ordre actuel du monde, qui renferme le présent dans sa pure identité à soi. Walter Benjamin, dans une situation éminemment plus tragique, écrivait : « La remémoration peut transformer ce qui est inachevé en quelque chose d'achevé et ce qui est achevé en quelque chose d'inachevé<sup>20</sup>. » L'acte de mémoire de Patrick Deville participe à certains égards d'une telle remémoration active, qui entend, à même l'archivage du passé, tenir en réserve des possibles encore à venir et transmettre leur puissance politique malgré l'absence provisoire de destinataires.

*Pura vida* et *La Tentation des armes à feu* ne ressemblent guère à cette politique de la prose selon laquelle il fallait

---

19. P. Bergounioux, *La Puissance du souvenir dans l'écriture*, Nantes, Pleins feux, coll. « Auteurs en question », 2000, p. 39.

20. W. Benjamin, *Paris, capitale du xx<sup>e</sup> siècle. Le livre des passages*, trad. J. Lacoste, Paris, Cerf, 1997, p. 489.

« écrire pour son époque » parce que les mots sont des « pistolets chargés <sup>21</sup> », ni à cette poésie de la révolution qui intimait, « revolvers aux poings, à descendre dans la rue et à tirer au hasard, tant qu'on peut, dans la foule <sup>22</sup> ». Les formes antithétiques de l'engagement qu'ont représentées le surréalisme de Breton et l'existentialisme de Sartre ont perdu leur actualité, sans pour cela, eux non plus, être anéantis. On dirait que Deville s'avance comme ces hommes d'Orient qu'avait vus Alexandre Dumas près de la mer Caspienne, qui « portaient tous le kandjar, le pistolet passé sous la ceinture <sup>23</sup> ». L'arme à feu dont Deville dit éprouver la tentation est précisément un pistolet *passé* : déjà un objet de mémoire, comme le sont aujourd'hui le revolver de Breton et le pistolet de Sartre. C'est avec les gestes désormais obsolètes qui faisaient qu'un monde s'affirmait moderne, à même l'inachèvement de l'âge des masses, et au cœur d'une mémoire consciente de l'engagement sans accomplissement de la littérature, qu'il affronte ce présent qui n'arrive plus à ressaisir les horizons d'attente au cœur des expériences révolues. La littérature portée par l'effet Zeigarnik suppose par là une contre-mémoire où la mélancolie, ailleurs signe de passivité, se double d'une portée offensive. Cette mélancolie, qui sait la vanité de la littérature engagée sans toutefois la condamner à l'oubli, est l'affect qui correspond au montage esthétique des temps disjoints qui, à coup d'anachronismes, mine la tentation que connaît de présent de refouler la mémoire d'un âge où l'on savait que l'histoire non seulement s'éprouve, mais se fait. Que l'histoire ne se réduit pas à la geste continue du passé, que les littérateurs peuvent ressasser à la gloire des uns ou des autres, mais qu'elle est le nom même de la contingence, peut-être toujours anachronique, du politique.

Jean-François HAMEL

21. J.-P. Sartre, *Qu'est-ce que la littérature ?* dans *Situations II*, Paris, Gallimard, 1999 [1948], p. 71.

22. A. Breton, *Second Manifeste du surréalisme* [1930], dans *Manifestes du surréalisme*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2004, p. 74.

23. A. Dumas, *Le Caucase*, cité deux fois par Deville, *TAF*, p. 47 et 92. Je souligne.